

Dossier de candidature Majestés d'Arvor 2026

Cédric Thomas



Cercle celtique de Lanester

Table des matières

Présentation, motivations.....	2
Vêtements portés.....	4
Les artisanes en pays de Lorient.....	8
1850.....	9
1880.....	11
1900-1910.....	12
Saint-Caradec.....	13
Conclusion.....	15
Annexes.....	16
Bibliographie et sources.....	18
Remerciements.....	19

Présentation et motivations



Il existe des passions qui nous façonnent au fil des années jusqu'à devenir une part de notre identité. Pour moi, la culture bretonne est de celles-là. À travers la danse, le costume traditionnel, les rencontres et les moments de partage, elle m'accompagne depuis de nombreuses années et occupe une place essentielle dans ma vie.

Membre du cercle celtique Fistouled Lann Ester depuis 2010, je m'investis avec enthousiasme dans la pratique et la transmission de notre patrimoine. Chaque répétition, chaque représentation et chaque recherche autour du costume sont pour moi des occasions d'approfondir mes connaissances et de contribuer, à mon échelle, à faire vivre ces traditions.

Voilà maintenant seize ans que je danse au sein du groupe de Lanester. Au fil des années, j'ai eu la chance d'endosser différents rôles : chorégraphe, responsable des épreuves de danse traditionnelle du championnat, encadrant des adolescents, membre de la commission costume ou encore animateur des cours de danse loisirs. Président de l'association depuis trois ans et responsable de la section scène,

j'aime rassembler les membres autour des passions qui nous animent et faire vivre ensemble nos projets.

J'ai également eu le plaisir d'accompagner plusieurs jeunes femmes dans leur préparation à l'élection des Reines, puis des Majestés d'Arvor. Je pense notamment à mon amie, Marine Le Boursico, ainsi qu'à Océane Dansart et Élodie Cade. À travers leur aventure, j'ai vécu une partie de cette expérience par procuration, admirant leur engagement, leur travail et leur envie de représenter notre patrimoine.

Depuis de nombreuses années, le Festival d'Arvor est un des rendez-vous culturels que j'attends avec le plus d'impatience. Héritier des anciennes Fêtes d'Arvor, il incarne à mes yeux tout ce que j'aime dans la culture bretonne : la richesse des terroirs, la beauté des costumes, la musique, la danse, mais aussi les rencontres entre passionnés. J'y retrouve chaque année cette même volonté de transmettre et de faire vivre notre patrimoine dans un esprit de convivialité. Pouvoir aujourd'hui présenter ma candidature dans le cadre de ce festival revêt une signification toute particulière pour moi.

L'ouverture récente de l'élection aux hommes, puis la suppression de la limite d'âge, ont transformé cette idée qui m'accompagnait depuis longtemps en une véritable opportunité. Aujourd'hui, il est temps pour moi de franchir le pas.

Je souhaite présenter ma candidature au titre de Majesté d'Arvor avec sincérité, respect et humilité. Au-delà de l'honneur que représente ce titre, j'y vois l'opportunité de mettre en lumière la

richesse de notre culture, de promouvoir notre patrimoine et de transmettre les valeurs d'engagement, de partage et de convivialité qui me sont chères.

Mais au-delà des mots et des fonctions, cette candidature est aussi l'occasion de partager ce qui me passionne peut-être le plus : le costume traditionnel. Je suis un véritable amoureux du costume de mon terroir. Découvrir ses spécificités, comprendre son évolution et explorer ses singularités sont devenus une source constante d'inspiration. Aujourd'hui, je poursuis ces recherches à titre personnel tout en les partageant avec mon groupe.

Je m'intéresse particulièrement aux aspects les moins connus de notre patrimoine : la pose de la coiffe de l'île de Groix, la coiffe de mariage de Languidic, l'hybride de la basse ville de Quimperlé, le costume bleu des meuniers ou encore le vêtement des artisanes du pays de Lorient, largement méconnu dans notre région.

Toutes ces découvertes me rappellent que nos ancêtres ont encore beaucoup à nous transmettre et que notre patrimoine demeure un terrain infini de curiosité, de recherche et de partage.

Aujourd'hui, cette candidature représente pour moi bien plus qu'une élection. C'est une manière de remercier toutes les personnes qui m'ont transmis leur savoir, de mettre en valeur le patrimoine auquel je suis profondément attaché et, à mon tour, de contribuer à sa transmission.

Si j'ai l'honneur d'être élu Majesté d'Arvor, je souhaite avant tout être un ambassadeur accessible, curieux et passionné, capable de partager avec le public l'histoire de nos costumes, de nos terroirs et de celles et ceux qui les ont façonnés.

Vêtements portés

Meunier de 1890

Je porte l'habit de grande cérémonie du meunier, tel qu'il pouvait être porté vers 1890. En pays de Lorient, de nombreuses minoteries étaient en activité : le moulin du Pou à Plouay, celui de Kerlaren à Quéven, le Moulin Neuf à Gestel, Beg Nenez à Guidel, le moulin de Saint-Mathurin à Ploemeur, le célèbre moulin Saint-Yves à Pont-Scorff, ou encore à Cléguer, toujours en activité depuis 1790 et dont la photo du couple nous a servi de base de reconstitution.



Ces hommes se distinguaient notamment par la couleur de leur veste et de leur gilet. Nous sommes alors à une époque où les métiers constituent encore des sociétés relativement fermées, identifiables par les couleurs des vêtements. Le marron était associé aux forgerons, le gris aux boulangers, le noir aux paysans et le bleu aux meuniers.

Cette couleur bleue pouvait être obtenue par plusieurs procédés. Nous pouvons évoquer l'un d'eux certainement utilisé chez nous, grâce à la fermentation de la paille de sarrasin. Après avoir été humidifiée puis fermentée, celle-ci était transformée en une pâte qui, une fois séchée rapidement au four, pouvait se conserver indéfiniment. Utilisée en quantité variable et bouillie dans l'eau, cette pâte permettait d'obtenir différentes nuances de bleu. Ce procédé répondait également à un besoin pratique : masquer les traces de farine laissées par le travail quotidien.

Le cercle de Lanester a reconstitué ce costume il y a maintenant quatre ans. Le choix des matières a été effectué en collaboration avec Romuald Hervé, couturier et spécialiste du costume breton. Il l'a confectionné avec l'aide d'Annaïck Rapinel, mère d'une danseuse de l'association.

Afin de lui donner une tenue fidèle à celle de l'époque, notamment au niveau des deux pointes de l'encolure du gilet qui doivent rester ouvertes, celui-ci a été doublé avec de la toile bisonne. Un important travail de patronage et de prise de mesures a également été réalisé afin de restituer au mieux la silhouette d'antan. Grâce à cela, nous sommes parvenus à reproduire un cintrage similaire à celui des vêtements d'époque, conférant un maintien droit et élégant, avec les épaules légèrement rejetées vers l'arrière.



Veste et gilet

La forme de ce vêtement est caractéristique de ce qui se faisait de plus traditionnel à cette époque en pays de Lorient. Le gilet, confectionné en drap de laine avec un dos en coton gratté, est relativement court et présente une encolure arrondie, typique de la fin du XIX^e siècle. On y retrouve des applications de velours, plus ou moins larges selon la condition sociale de son propriétaire, notamment à l'encolure et au niveau des poches. Il est également orné de nombreux boutons, qui pouvaient être réalisés en jais, en métal, en verre ou en bois.

La veste, quant à elle, a déjà adopté sa forme définitive et n'évoluera plus par la suite. Elle est confectionnée dans la même teinte de bleu que le gilet, bien que, comme le montre la photographie ci-dessus, les hommes puissent parfois associer deux nuances de bleu différentes. Ceci pouvait s'expliquer par les différents bains de teinture qui ne donnaient pas la même couleur. Elle demeure elle aussi relativement courte, dépassant à peine la longueur du gilet.

Comme ce dernier, elle est agrémentée de velours à l'encolure et aux poignets. Plusieurs modes de pose sont observables : le velours peut faire entièrement le tour de la manche, former une bande remontant légèrement sur l'avant-bras ou encore se présenter sous la forme de deux bandes juxtaposées qui laisse apparaître le drap entre elles. Enfin, des boutons de parement viennent compléter l'ornementation des manches et de l'avant de la veste.

Le pantalon

Je porte un pantalon à pont, comme il était d'usage à cette époque. Celui-ci se caractérise par une large pièce de tissu rabattue sur la ceinture et fixée à l'aide de plusieurs boutons en bois. Il est relativement ample et assez long. Confectionné dans un drap de laine beige à carreaux, il est agrémenté d'un galon courant le long de chaque jambe, comme l'illustre la photographie ci-contre.

La chemise

La chemise que je porte est réalisée en chanvre écru. Elle est dotée d'un col en coton finement brodé et se ferme à l'aide de petits boutons. Bien qu'à cette époque commencent à apparaître les nœuds papillon, les rubans de cou ainsi que les chemises à col cassé, je n'ai retrouvé aucune représentation de meunier arborant ce type de tenue. Afin d'éviter toute erreur d'interprétation, j'ai donc choisi de conserver un modèle de chemise plus ancien, dont l'usage demeure attesté.

Le chapeau

En pays de Lorient, la boucle du chapeau se porte à l'avant, et nous en sommes particulièrement fiers. Cette particularité constitue l'un des marqueurs les plus reconnaissables de notre terroir. Avec sa forme ovale et ses deux pointes caractéristiques, ce chapeau se distingue aisément des modes voisines.



Toutefois, cette façon de le porter ne concerne que neuf communes : Lorient, Ploemeur, Larmor-Plage, Guidel, Lanester, Caudan, Gestel, Quéven et Pont-Scorff. Dans les autres communes environnantes, la boucle est portée à l'arrière, maintenue par des guides.

J'ai aujourd'hui l'honneur de porter un chapeau ayant appartenu à ma famille. Bien qu'il porte les marques du temps, je m'attache à le restaurer progressivement afin de préserver le plus longtemps possible son authenticité et son histoire.

Les chaussures

J'ai choisi de porter des bottillons marron. Au cours de mes recherches, je me suis également intéressé à l'évolution de la chaussure entre 1850 et 1910, période à laquelle appartient le costume que je présente. À partir des années 1880, l'apparition de souliers marron devient de plus en plus fréquente. J'ai notamment pu constater qu'une distinction s'opérait entre les chaussures noires, davantage associées à la ville, et les bottes ou bottines marron, plus courantes dans les campagnes. Le costume présenté ici s'inscrit clairement dans cette dernière tendance.

Les bijoux

Bien que le port du sautoir masculin soit attesté à l'époque étudiée, il ne semble pas avoir été particulièrement adopté par les meuniers. J'ai donc fait le choix de porter une chaîne de montre, accessoire à la fois sobre et cohérent avec le statut social et professionnel représenté.

Le vêtement féminin

Le sujet de mon dossier portant sur le vêtement des artisanes en pays de Lorient, il me semblait naturel que ma cavalière en porte un afin d'illustrer mon propos. J'ai choisi de le reconstituer, à partir de la photo ci-contre d'une famille de Pont-Scorff.

J'ai donc saisi mon cordonnet, mon aiguille et mon tulle pour confectionner une coiffe d'artisane des années 1880. J'ai commencé la confection de la coiffe après avoir pris contact avec le musée départemental breton de Quimper, où j'ai pu relever les mesures, observer le style général ainsi qu'étudier les différents points de broderie.

Je ne saurais compter le nombre d'heures passées sur cet ouvrage, ni le nombre de reprises effectuées. La très grande majorité de cette coiffe a été réalisée de ma main. Seule la dentelle de la visagière est ancienne. Chinée dans une mercerie-brocante, elle est elle aussi réalisée à la main, selon la technique de la dentelle à l'aiguille.

Ma cavalière porte la jupe et la camisole traditionnelles du pays de Lorient. À la période étudiée, les vêtements sont confectionnés dans des étoffes robustes,



principalement du drap de coton épais ou du drap de laine. Les teintes sont majoritairement sombres, dominées par le noir, mais il pouvait en exister en bleu nuit ou brun.

Des applications de velours sont déjà présentes, bien qu'elles demeurent plus discrètes que celles observées aux périodes ultérieures. Elles ornent les manches, l'encolure, les emmanchures ainsi que le bas de la jupe. Celle-ci est longue et descend jusqu'aux chevilles.

La tenue est complétée par un tablier à petite piécette en popeline de coton noir et par un châle à franges en satin. Une guimpe en linon brodé et des manchettes en coton blanc viennent parfaire l'ensemble.



Les artisanes en pays de Lorient

Tout commence par une passion pour les châles. Grand admirateur de la mode à châle du pays de Vannes-Auray, je m'intéressais déjà au costume communément appelé « de Saint-Caradec » d'Hennebont, dont il sera question plus loin et qui appartient lui aussi à cette famille vestimentaire.

J'ai alors souhaité approfondir mes recherches à travers l'étude des iconographies, des lithographies et des textes évoquant ce vêtement, puis, plus largement, celui de l'artisane. Cette mode vestimentaire me tient particulièrement à cœur car elle demeure aujourd'hui très méconnue du grand public. En pays de Lorient, les informations à son sujet sont rares et même les spécialistes que j'ai eu l'occasion de rencontrer au cours de mes recherches ne disposaient que d'éléments fragmentaires.

En croisant les connaissances de ces passionnés avec les sources écrites et iconographiques disponibles, j'ai pu réunir une documentation riche et cohérente. Ce travail de recherche m'a permis de constituer une importante base d'informations qui m'amène aujourd'hui à consacrer ce dossier au vêtement des artisanes du pays de Lorient.

Vous y découvrirez l'évolution de cette mode entre 1850 et 1920, à travers une étude détaillée des vêtements, des coiffes, des matières employées, des ornements ainsi que des transformations qui ont marqué cette catégorie sociale.

Par définition, une artisane en Bretagne est une femme exerçant une activité commerciale ou artisanale, dont le métier varie selon les terroirs. En pays de Lorient, elles peuvent être mercières, brodeuses, couturières ou encore épouses de commerçants. Dans la région de Port-Louis, Guillemette Louis-Le Gallo, épouse d'un patron pêcheur, portait ainsi la mode artisane. Henri-François Buffet rapporte que son portrait en coiffe était exposé au musée des Salorges à Nantes. Malheureusement, celui-ci fut sévèrement touché par les bombardements de 1943 et perdit une grande partie de ses collections.

Le vêtement des artisanes se distingue à la fois de celui des paysannes et de celui des bourgeoises. Adapté aux exigences de leur activité professionnelle tout en restant profondément ancré dans les traditions locales, il constitue une mode originale, à mi-chemin entre le costume rural et les influences urbaines.

La coiffe en est sans doute l'expression la plus remarquable. Si l'on observe, par exemple, l'artisane de Baud, on remarque une Kornek raccourcie (annexe 1). Plus largement, dans de nombreux terroirs bretons, les coiffes d'artisanes présentent des caractéristiques communes : une visagière, un fond élargi destiné à contenir la chevelure, un bavolet et des barbes, nouées sous le menton, rebrassées sur le dessus ou laissées tombantes sur la poitrine (annexes 2 à 6).

Adaptées aux contraintes du travail en atelier ou en boutique, ces coiffes abandonnent progressivement les éléments les plus encombrants tout en conservant la toile blanche emblématique. Les artisanes les enrichissent de dentelles, de tulles, de broderies et de tissus raffinés, donnant naissance à une remarquable diversité de modèles. Elles illustrent ainsi toute la créativité de ces femmes, capables de faire évoluer les traditions sans jamais les renier.

Longtemps éclipsée par les costumes paysans, la mode des artisanes constitue pourtant un pan essentiel de l'histoire vestimentaire bretonne. C'est cette évolution, ses influences, ses particularités et les nombreuses questions qu'elle soulève encore que je vous invite à découvrir au fil des pages qui suivent.

L'artisane en 1850



Mes recherches sur le vêtement des artisanes ont débuté il y a environ deux ans. Alors que je feuilletais l'ouvrage de Yann Guesdon, *Coiffes de Bretagne*, une cornette dite « de Port-Louis » a particulièrement retenu mon attention. J'y ai immédiatement reconnu plusieurs caractéristiques de la coiffe portée en pays de Lorient vers 1845-1850, telle qu'elle fut représentée par François-Hippolyte Lalaisse, tout en y retrouvant certains éléments propres aux coiffes d'artisanes de cette époque.

Son bonnet, très couvrant et tuyauté comme il était alors d'usage, se distingue par l'absence d'ailettes. Entièrement brodé, il témoigne d'une certaine aisance sociale de celle qui le porte. Les paysannes privilégiaient généralement des bonnets en coton et réservaient la dentelle aux seules garnitures. Cette cornette, plus courte que celle des paysannes afin de faciliter les activités quotidiennes, enserre le chignon dont le fond est relié par un bavolet de dentelle froncée. Ce détail se retrouve sur de nombreuses coiffes d'artisanes de la seconde moitié du XIX^e siècle. Réalisée en tulle brodé, elle rappelle également les coiffes de grande cérémonie des paysannes les plus aisées.

Au cours de mes recherches dans les archives de la ville de Lorient, j'ai également découvert une lithographie d'Octave Penguilly L'Haridon (1811-1870), peintre, dessinateur, graveur et illustrateur originaire du Finistère. Après une carrière militaire, celui-ci parcourut la Bretagne à la fin des années 1850 et produisit de nombreuses œuvres d'un grand réalisme.

La comparaison de cette lithographie avec les écrits d'Henri-François Buffet (1907-1973), historien et archiviste paléographe, révèle de nombreuses similitudes. À travers l'étude des inventaires après décès de la région de Port-Louis, ce dernier décrit avec précision les vêtements portés par les différentes catégories de la population. On y retrouve la jupe et la camisole, ou corps à manches, généralement confectionnées en laine bleue, ainsi que les applications de rubans de velours caractéristiques de l'époque. Le tablier y occupe également une place importante. En ville, il est porté aussi bien par les commerçantes et les artisanes que par les épouses de marins ou certaines bourgeoises. Il peut être réalisé dans diverses étoffes de coton telles que l'indienne, la mousseline ou la popeline. Sur le croquis ci-dessous, on voit très bien le petit devantier typique du vêtement d'artisane.

Le châle constitue lui aussi un élément essentiel de cette mode vestimentaire. Beaucoup provenaient d'Inde, notamment les célèbres châles de Cachemire. Henri-François Buffet écrit à ce sujet : « Les strinquerques ne laissèrent aucune trace dans l'habillement local ; mais le châle demeura au XIX^e siècle l'un des éléments du costume porté par les artisanes en ville. » Il évoque également des coiffes différentes de celles portées dans les campagnes, tout en soulignant leur parenté évidente.

Dans son ouvrage *Le costume du pays de Port-Louis de Louis XV à Louis XVIII*, Henri-François Buffet décrit avec une remarquable précision les chemises, les déshabillés, les robes bourgeoises, les jupes paysannes, les coiffes, les souliers ou encore les bas, en s'appuyant notamment sur les lettres morbihannaises. Toutefois, la coiffe représentée sur la lithographie ne correspond pas exactement à celle précédemment décrite. On y distingue la coiffe en linon brodée évoquée par Lalaisse, portée par-dessus la cornette de dentelle. Cet élément appartient à la coiffe paysanne traditionnelle.

Les informations demeurent encore fragmentaires pour cette période et de nombreuses questions restent ouvertes. Je m'interroge notamment sur le port simultané de ces deux éléments chez les artisanes : la pièce en linon était-elle portée par-dessus la coiffe de dentelle lors des grandes occasions ou s'agissait-il d'une coiffe plus simple destinée à l'usage quotidien ? À cette époque, seules les paysannes les plus aisées pouvaient généralement acquérir une coiffe de dentelle, qu'elles réservaient aux circonstances les plus solennelles. Il est donc possible que les artisanes aient elles aussi connu différents niveaux d'aisance, certaines portant des coiffes richement ornées de dentelle tandis que d'autres se contentaient de modèles en linon plus modestes. Ces interrogations témoignent de la complexité et de la richesse de cette mode vestimentaire, qui continue encore aujourd'hui à nourrir mes recherches.



L'artisane en 1880



La mode évolue depuis toujours, et les artisanes du pays de Lorient n'ont pas échappé à ces transformations. Nous sommes désormais dans les années 1880 et leurs vêtements comme leurs coiffes ont connu d'importantes évolutions.

Je vous présente ici Marie Chaudron, dite « Marie Caudan » (à gauche), ainsi qu'une artisane demeurée anonyme (à droite), photographiées par E. Corroller et E. Tiennot, deux célèbres photographes lorientais. Ces deux clichés peuvent être rapprochés de l'iconographie qui a servi de référence à la reconstitution du costume porté par ma cavalière (page 6).

La transformation la plus marquante concerne la coiffe. Comme chez les paysannes de l'époque, celle-ci s'est considérablement raccourcie. Il s'agit désormais d'une simplification de la coiffe traditionnelle du pays de Lorient. Le béguin a disparu ; seules subsistent la passe, la visagière et un fond large destiné à contenir la chevelure. Les artisanes conservent toutefois deux longues barbes qu'elles laissent retomber sur la poitrine.

Ces coiffes peuvent être confectionnées en linon ou en organdi, probablement pour un usage quotidien, mais également entièrement en dentelle pour les grandes occasions, à l'image de celle conservée au musée départemental breton de Quimper. L'amidonage sur les coiffes en dentelle est finement tuyauté au niveau des fronces de la passe. Ce qui lui donne un rendu très élégant et raffiné.

L'évolution touche également les vêtements. Les deux femmes présentées ici portent un chemisier associé à une jupe de ville noire. Comme de nombreuses Lorientaises, elles adoptent progressivement les influences de la mode citadine qui se développent à partir des années 1880. Les chemisiers remplacent peu à peu les camisoles en drap de laine et les lourdes jupes traditionnelles cèdent leur place au profit de vêtements jugés plus modernes et plus pratiques.



Cette évolution n'est cependant pas uniforme sur l'ensemble du territoire. À Pont-Scorff, par exemple, les femmes conservent davantage les attributs vestimentaires traditionnels, notamment la jupe et la camisole.

Le tablier suit lui aussi les tendances de la mode urbaine. Soucieuses de se distinguer des paysannes, les artisanes adoptent une coupe différente. Cette particularité est visible au niveau de la ceinture, qui n'est plus taillée en pointe comme dans les modèles traditionnels. Le petit devantier est toutefois conservé, bien que moins couvrant qu'à la période précédente.

Enfin, le châle demeure un élément essentiel de la tenue. Il est désormais majoritairement noir, même si la scorviopontaine semblent avoir conservé un modèle à motifs. Porté bien croisé sur la poitrine, il laisse apparaître la guimpe ou la chemise de corps, contribuant ainsi à l'élégance caractéristique de cette mode artisanale de la fin du XIX^e siècle.

L'artisane en 1900/1910



Artisane du Port-Louis



Henri-François Buffet évoque également à plusieurs reprises le capot. Véritable coiffe d'apparat au XIX^e siècle, il devient progressivement une coiffe du quotidien, avant d'être principalement associé aux femmes âgées. Il s'agissait de la coiffe favorite des paysannes, bien qu'à l'origine elle ait été réservée aux bourgeoises et aux riches commerçantes.

Au cours de mes recherches, j'ai toutefois retrouvé une photographie ancienne datant des années 1900 représentant une artisane de Port-Louis portant ce capot. Bien que le cliché soit peu net, il est possible d'en distinguer les principaux éléments vestimentaires, notamment grâce au croquis réalisé par Henri-François Buffet qui permet d'en préciser certains détails.

Le tablier à petite piécette est toujours présent, tout comme la chemise de corps ou la guimpe. Je m'interroge cependant encore sur l'association du châle et du capot. Les recherches que j'ai menées jusqu'à présent ne m'ont pas permis de répondre avec certitude à cette question. La photographie semble en laisser deviner la présence, tandis que le croquis paraît aller dans le même sens. Néanmoins, les éléments dont je dispose aujourd'hui demeurent insuffisants pour l'affirmer avec certitude.

Le capot observé sur cette photographie appartient sans conteste à la mode du pays de Lorient, plus précisément de la rive gauche du Blavet. Sa forme caractéristique, l'ampleur de son ouverture frontale, son bavolet ainsi que le port du bonnet destiné à le maintenir en place constituent autant d'éléments distinctifs de ce terroir.

Cette découverte soulève une nouvelle fois la question de l'évolution des modes artisanes au tournant du XX^e siècle. Alors que certaines femmes adoptent des éléments issus de la mode urbaine, d'autres semblent conserver ou réinterpréter des coiffes plus anciennes. Ces observations témoignent de la richesse et de la diversité du costume d'artisane, dont de nombreux aspects restent encore à approfondir.

Saint-Caradec

L'ancien Hennebont est une ancienne paroisse née autour d'un château médiéval et détachée de Caudan avant le XIII^e siècle. Son église, dédiée à saint Caradec, fut reconstruite entre 1777 et 1778. Supprimée à la Révolution puis partagée entre les communes de Caudan et d'Hennebont, la paroisse fut rétablie au début du XIX^e siècle. Son territoire comprenait plusieurs chapelles importantes, notamment celles de Sainte-Madeleine de Kerroch, Notre-Dame-des-Neiges, Saint-Séverin et Sainte-Catherine, témoignant de la richesse religieuse et historique de ce secteur du pays d'Hennebont.



Au début du XX^e siècle, Hennebont constitue une place forte du commerce grâce à son port établi sur le Blavet. Dès le XVI^e siècle, de nombreux commerçants s'y installent, favorisant le développement d'une importante population d'artisans et de commerçantes. Ces femmes furent abondamment photographiées, ce qui explique qu'elles soient aujourd'hui les artisanes les mieux documentées du pays de Lorient. C'est d'ailleurs de cette abondante iconographie qu'est née l'appellation de « costume de Saint-Caradec ».

Cette dénomination, bien qu'aujourd'hui largement répandue, me paraît néanmoins réductrice. Au cours de mes recherches, j'ai retrouvé plusieurs photographies d'artisanes portant cette même mode vestimentaire à Lorient et à Port-Louis. Il semblerait donc que ce costume dépasse largement le cadre de la seule paroisse de Saint-Caradec et qu'il soit davantage représentatif de l'ensemble des artisanes du pays de Lorient.

Malgré ces différentes implantations géographiques, les artisanes conservent des

caractéristiques vestimentaires communes. Sur les photographies retrouvées, elles portent toutes la jupe et la camisole traditionnelles du pays de Lorient, agrémentées de leurs applications de velours et de manchettes. Le tablier retrouve sa coupe traditionnelle avec sa célèbre ceinture en pointe. Les matières, en revanche, gagnent en raffinement : velours uni, velours marbré, satin broché, témoignent d'une recherche esthétique plus affirmée.

Les broderies de la guimpe évoluent elles aussi. Le linon brodé du XIX^e siècle laisse progressivement place au tulle, plus léger et plus délicat. Le châle suit la même évolution. Désormais confectionné en velours marbré, en velours uni, en satin broché ou encore en tulle noir doublé de satin clair, il devient l'un des éléments les plus élégants de cette tenue.



La coiffe connaît également d'importantes transformations. Les longues barbes disparaissent au profit de fines tresses de coton, à l'image de celles portées par les paysannes. Les artisanes conservent toutefois leur touche de coquetterie. Toute la coiffe est richement brodée : la passe, la visagière et le fond sont entièrement décorés (annexe 7). Celle-ci est désormais portée bien à plat grâce à un amidonnage soigné et peut parfois être légèrement relevée sur les côtés.

Après les années 1920, les témoignages de femmes portant cette mode deviennent extrêmement rares. Le costume semble alors cesser d'évoluer, à l'exception de la coiffe qui continuera à se relever progressivement, comme le montre cette dernière photographie. Cette disparition progressive marque la fin d'une mode originale, reflet d'une catégorie sociale longtemps restée dans l'ombre, mais qui mérite aujourd'hui de retrouver toute sa place dans l'histoire du costume breton.



Conclusion

Ce travail de recherche m'a permis de mettre en lumière une mode vestimentaire encore largement méconnue du pays de Lorient. Au fil des archives, des photographies, des ouvrages et de nombreuses discussions, j'ai pu retracer l'évolution du vêtement des artisanes entre 1850 et les années 1920. Si certaines interrogations demeurent, elles témoignent de la richesse de ce patrimoine et ouvrent la voie à de nouvelles recherches.

À travers ce dossier et la reconstitution présentée par ma cavalière, mon souhait est de faire découvrir au plus grand nombre ces femmes qui occupaient une place importante dans la société lorientaise, mais dont le costume est aujourd'hui souvent éclipsé par celui des paysannes. Leur histoire mérite pourtant d'être racontée et transmise.

Être candidat aux Majestés d'Arvor représente pour moi l'occasion de partager cette passion, de valoriser le patrimoine vestimentaire breton et de montrer que la recherche, la transmission et la reconstitution sont autant de moyens de faire vivre notre culture.

Si ce dossier permet de faire redécouvrir, ne serait-ce qu'un peu, les artisanes oubliées du pays de Lorient, alors ces heures à étudier des archives, à observer les photographies, à échanger avec des connaisseurs, à confectionner une coiffe et à reconstituer un costume auront trouvé tout leur sens.

Annexes

Annexe 1



Coiffe d'artisane de Baud vers 1880

Annexe 2



Coiffe d'artisane de Vannes vers 1850-60

Annexe 3



Coiffe d'artisane de Rochefort-en-Terre vers 1860

Annexe 4



Coiffe d'artisane de La Roche-Bernard vers 1895

Annexe 5



Coiffe d'artisane de Roscoff vers 1890

Annexe 6



Coiffe d'artisane de Gourin vers 1880

Annexe 7



Coiffe de Saint-Caradec 1910/1920

Bibliographie et sources

- *Coiffe de Bretagne et Costume de Bretagne*, Yann Guesdon, édition Coop Breizh
- *Le costume breton*, René-Yves Creston, édition Tchou
- *Costume du pays du Port-Louis de Louis XV à Louis XVIII*, Henri-François Buffet
- *En Bretagne morbihannaise*, Henri-François Buffet
- *L'histoire de la chaussure*, Paul Lacroix et Alphonse Duchesne, édition Adolphe Delahays
- *Manuel de broderie N°2*, Odile Le Guyader, édition Coop Breizh
- Archives municipale de Lorient
- Archives municipale d'Hennebont
- <https://www.infobretagne.com/index.html>
- https://fr.wikipedia.org/wiki/Henri-Fran%C3%A7ois_Buffet
- https://fr.wikipedia.org/wiki/Octave_Penguilly_L%27Haridon

Remerciements

Ce dossier est le fruit de nombreuses heures de recherches, mais il est surtout le résultat de belles rencontres, de précieux conseils et d'un soutien constant. Je souhaite adresser mes plus sincères remerciements à toutes celles et ceux qui ont contribué, de près ou de loin, à cette aventure.

Merci au **cercle celtique Fistouled Lann Ester**, pour son soutien et pour être, depuis tant d'années, un lieu de partage, de transmission et de passion.

Merci au **Musée départemental breton** de Quimper pour son accueil et sa disponibilité.

Merci à **Marlène Le Querler, Vincent Debiais et Françoise Le Louër** pour le partage de leurs connaissances, leur disponibilité et la richesse de nos échanges.

Merci à **Olivia Catherine** pour son aide précieuse dans l'amidonnage de la coiffe de ma cavalière

Merci à **Françoise Annezo** pour la réalisation du tablier de ma cavalière, ses conseils et son soutien.

Merci à **Romuald Hervé et Annaïg Rapinel** pour la conception de mon costume, ainsi qu'à la commission costume du cercle celtique Fistouled Lann Ester pour le prêt des différentes pièces.

Merci à **Françoise Gourlet**, de la mercerie La Licorne à Riec-sur-Bélon, pour ses précieux conseils.

Merci à **Caroline**, mon amie et cavalière, d'avoir accepté de m'accompagner dans cette aventure, ainsi que pour son aide, sa patience et son soutien tout au long de ce projet.

Merci à **Olivier**, mon conjoint, qui a partagé ces longs mois de recherche, de broderie, de lectures et de discussions autour des costumes et des coiffes. Son soutien indéfectible est une source de motivation quotidienne.

Merci à **tous mes amis** qui ont accepté de relire ce dossier, de partager leurs remarques et de m'encourager à chaque étape.

Enfin, merci au **Festival d'Arvor**, à son comité d'organisation et à l'ensemble de ses bénévoles. Par leur engagement, ils permettent à des passionnés de vivre de telles aventures et contribuent, année après année, à faire rayonner le patrimoine breton.

*Le patrimoine ne se transmet jamais seul, il est avant tout
une histoire de rencontres, de partage et de passion.*